

Deux souvenirs sur Lénine en Suisse

Ernest-Paul Graber

Source : « La Sentinelle », 84e année, n°204 et n° 206 des 4 et 6 septembre 1918. Notes MIA.

I

Lénine a été entraîné dans le formidable remous d'une révolution. Il s'est trouvé dans la situation d'un pilote habile et énergique emporté sur les vagues d'un fleuve déchaîné. Alors qu'il était en Suisse, cet homme, qui semble avoir prévu tous les avatars de la révolution et toutes les difficultés, n'avait pu cependant songer qu'il aurait un rôle aussi considérable à jouer et des responsabilités aussi lourdes à supporter. Il pensait à la contre-révolution et disait qu'il y aurait certainement des heures de violence à traverser. Comme la camarade [Spiridowna](#), il savait qu'on ne fait pas une révolution avec des gants. Avait-il pu seulement entrevoir la terreur des socialistes-révolutionnaires de gauche ?¹ Avait-il pu prévoir l'exécution de camarades qui avaient lutté avec lui contre la bourgeoisie ? Nous en doutons. Il a été dépassé par les événements comme l'état-major allemand l'a été par la guerre.

À l'heure où l'attentat² d'une stipendiée de la contre-révolution attire l'attention sur lui, nous voudrions le présenter à nos lecteurs tel que nous le vîmes en deux circonstances spéciales. Là-haut, dans l'agreste Kienthal que domine la Blumlisalp, une trentaine de congressistes³ cherchent à sauver l'Internationalisme du naufrage et mettent tout leur espoir dans l'action des masses. Plus aucune confiance dans aucun des gouvernements de classe ayant suivi la politique d'infamie qui conduisit l'Europe à la guerre. Il y a là des Allemands, le vieux [Ad. Hoffmann](#), de Berlin, le plus intransigeant des députés à la Diète de Prusse, celui qui ne fit jamais aucune concession à la réaction de Berlin et qui ne fléchit jamais dans la lutte. [Meyer](#) sortait de prison et peu après se vit chassé de la rédaction du « [Vorwärts](#) ». [Fleitschner](#), de Dresde, venait de perdre un fils à la guerre et luttait contre le courant

- 1 La Fraction de gauche au sein du Parti socialiste-révolutionnaire s'est constituée en parti indépendant en décembre 1917. Les S-R de gauche ont soutenu la révolution d'Octobre et ont formé en décembre 1917 une coalition avec les bolcheviques en intégrant le Conseil des commissaires du peuple et les nouvelles institutions soviétiques (Tchéka, Armée rouge...). Farouchement opposés au traité de paix Brest-Litovsk, une courte majorité des S-R de gauche décide d'assassiner l'ambassadeur allemand Mirbach le juillet 1918 afin de provoquer une nouvelle guerre. Cet acte sera durement réprimé par les bolcheviques et le parti disparaîtra peu à peu, miné par la répression, les départs et plusieurs scissions qui rejoindront le parti bolchevique.
- 2 Le 30 août, 1918, en sortant d'un meeting tenu à l'usine Mikhelson de Moscou, Lénine était blessé par deux balles tirées par la socialiste-révolutionnaire Fanny Kaplan. Celle-ci fut exécutée le 8 septembre. Cet attentat poussa les bolcheviques à décréter la « terreur rouge » le 5 septembre.
- 3 Zimmerwald et Kienthal sont les noms des villages suisses où eurent lieu des conférences socialistes internationales contre la guerre, respectivement les 5-8 septembre 1915 et les 24-25 avril 1916. L'objectif de ces conférences était de regrouper les courants socialistes internationalistes et pacifistes européens à la suite du naufrage de la IIe Internationale au début de la Première guerre mondiale, majoritairement dominée par les courants « social-patriotes ». Lénine anima l'« aile gauche » de l'Union Zimmerwald, dont les membres formeront pour la plupart les cadres de la future IIIe Internationale.

social-patriote.

Parmi les Français, il y avait [Blanc](#), [Raffin-Dugens](#) et [Brizon](#) qui seul resta jusqu'au bout et qui déclara que la France était le véritable professeur de révolutions. Parmi les Italiens se trouvaient [Modigliani](#), qui vient de se distinguer au procès de Turin par sa plaidoirie, [Morgari](#), l'éternel voyageur au regard si bon ! [Dugoni](#), un ardent, un croyant, un enthousiaste et doux, brave, cordial, avec ses beaux yeux bleus et brillants ; [Serrati](#), l'homme de feu et de fièvre, et le vieux et brave [Prampolini](#), le grand convaincu. Dans un angle, un peu à l'écart, un grand gaillard, une silhouette d'athlète, avec une face toujours un peu souriante, percée de deux yeux vifs où brillaient la foi ardente et la résolution, c'était le Serbe [Katzlérovitch](#).

Et puis, car je ne parle pas des Suisses, il y avait le Portugais [Peluso](#), dans sa course incessante autour du monde, le Polonais [Radek](#), myope, porteur de verres épais, à la face glabre, aux lèvres lourdes, fumant une grosse pipe. [Lapinsky](#), un autre Polonais, un érudit, plus myope encore que Radek, et doux, modeste, se cachant sauf quand l'heure était là de prendre une décision virile. Alors il se réveillait soudain. [Zinoviev](#), lui, tête de juif russe aux cheveux bouclés, parlait toujours avec feu mais était toujours prêt à se montrer cordial avec tous, pourvu qu'on ne lui demandât pas de sacrifier la moindre parcelle de principes. C'était le centre du groupe d'extrême-gauche avec Radek, la camarade Pétroff [[Inéssa Armand](#)] et Lénine. La camarade Pétroff – qu'est-elle devenue ? – était une apôtre de la révolution. Pour elle, tout le socialisme se résumait en ce mot. Et elle était si sincère et si ferme en sa douceur.

Lénine était près de l'angle de la grande table. Je le revois encore. Il était là, ne perdant pas un mot et ne parlant presque jamais. De taille moyenne, les cheveux très ras, les yeux légèrement bridés à la façon de l'Extrême-Orient, les pommettes saillantes, des taches rousses sur la figure et les mains, une petite barbe pointue et rousse, souriait aisément et parlait – quand il prenait la parole – avec beaucoup de douceur, entassait les arguments. Il était féru de logique. Il recourait volontiers à des exemples tirés de l'histoire des révolutions, qu'il connaissait par le menu. Aucune difficulté du problème économique ne lui paraissait étrangère et la diplomatie semblait n'avoir pas de secrets pour lui.

Ses camarades, malgré la modestie de son attitude, l'écoutaient avec respect. Zinoviev, en son ardeur débordante, s'insurgeait parfois. On sentait bien qu'il était un chef, on le devinait plutôt. On n'aurait point prédit, cependant, que cet homme jouerait un tel rôle. En lui perçait surtout l'indomptable, celui qui ne fait aucune concession, qui préfère la mort au compromis, qui toujours répétait : « *C'est l'opportunisme qui a tué l'Internationale !* » Un autre Russe lui tenait tête parfois, [Martoff](#). Maigre, nerveux, la main tremblante, la parole hachée, bégayant parfois, ce rat de bibliothèque semblait une encyclopédie vivante. C'était un grand discuteur devant l'Éternel. Lénine savait mieux tenir compte des faits. [Axelrod](#), lui, parle le moins de tous. Fatigué, usé, vieilli, un peu craintif, il paraissait manquer de souffle pour suivre même Martoff. On comprend que la révolution l'ait laissé en arrière.

Pendant plusieurs jours, nous vîmes ainsi Lénine au milieu de ces groupes, et toujours calme, toujours modeste, toujours sûr de lui, renonçant à toute concession. Zimmerwald ne semblait pas suffisamment net et suffisamment intransigeant pour lui.

II

Quelques mois plus tard, j'eus l'occasion de me retrouver côte à côte avec Lénine. La révolution avait éclaté en Russie. Le tsar, que la presse idiote appelait toujours « *l'ami loyal et fidèle* », alors qu'elle accabla Wilson de son mépris et de ses insultes, avait été arraché de son trône. C'était le pivot de la plus sombre des réactions anti-populaires et liberticides qui disparaissait. Le peuple russe en avait assez de cette guerre, tandis que les races plus civilisées de l'Europe centrale et occidentale « en

voulaient » encore. Nicolas, en outre, trahissait avec les Stürmer. La bourgeoisie russe tenta de reprendre le pouvoir alors que les révolutionnaires socialistes avaient fait les frais du soulèvement. La Douma⁴ et certains conseils de ministres cherchèrent à se constituer les gardiens des privilèges capitalistes en apprivoisant les prolétaires. On vit [Lvof](#) et [Milioukof](#) prendre figure de socialisants pour endormir les masses « ignorantes » de Petrograd et Moscou. Leur habileté ni leur machiavélisme ne trompèrent le peuple. Ils durent faire place à [Kerensky](#).

On en était là au 18 mars 1917 quand Lénine fut appelé à venir à La Chaux-de-Fonds prononcer un discours en commémoration de la Commune. Ce sujet avait ainsi une actualité quasi tragique. Des rapprochements étranges s'imposaient. Le dimanche après-midi, donc, dans la salle du Cercle ouvrier, Lénine arriva accompagné de plusieurs de nos amis russes, de notre brave camarade [Abramovitch](#), entre autres. Les yeux de celui-ci pétillaient de joie. De sa voix si chantante, il nous disait tout son bonheur d'avoir Lénine au milieu de nous. Il semblait pressentir que son grand ami, un organisateur de premier ordre vers lequel des milliers et des milliers de militants tournaient leurs regards, allait donner à la révolution un caractère vraiment prolétarien.

Quand Lénine traversa la première salle du Cercle ouvrier, personne ne le remarqua. Il arrivait, le chef couvert d'une vilaine casquette de chauffeur, habillé d'un manteau gris-jaune sentant l'usure, les mains dans les poches. Il avait vraiment « mauvaise façon », comme on dit chez nous. Mais son regard et son sourire effaçaient vite cette impression pour ceux qui s'y attachaient.

Quand il prit la parole, il tira de son manteau des feuillets. L'heure n'était pas aux improvisations. Les mots avaient une valeur nouvelle, énorme. Il fallait les peser. Et tranquillement, sans jamais aucun éclat dans la voix, il parla de la Commune, de la révolution surtout et dit tout l'espoir qu'il avait en une libération prochaine de la classe ouvrière européenne réveillée par l'épouvantable crime de la bourgeoisie capitaliste. Il se réjouissait de la révolution russe, mais il y voyait le prélude d'une révolution prolétarienne européenne. Son internationalisme était si sincère qu'il ne distinguait pas, qu'il ne divisait pas. Ce qui le faisait vibrer, c'était la libération de toute la classe ouvrière du continent du joug capitaliste et, comme Russe, il se réjouissait que la Russie ait donné le signal. Un bon nombre de Russes étaient là, de ceux qui avaient goûté de la prison ou de la Sibérie, de ceux qui avaient fui devant les condamnations. Bientôt, ils allaient repartir et, avec Lénine, se lancer dans la mêlée.

Ils avaient connu la misère, la souffrance, la maladie, les privations. Ce n'étaient pas des âmes pusillanimes comme celles des héros bourreurs de crânes de la presse à cancan. Ils avaient risqué leur vie. Ils allaient la risquer encore et cela sans fanfaronnade, mais aussi sans hésitation. Ils avaient foi en leur idéal révolutionnaire. Ils savaient que la lutte serait terrible. C'étaient des hommes et non des Muret ou autres insulteurs imbéciles donnant la nausée par leur veulerie grotesque. Quand la causerie fut terminée, Lénine remit sa grande casquette de chauffeur et avec quelques-uns d'entre nous repassa dans la première salle, causa un instant, nous serra la main et partit avec Abramovitch.

— Qu'est-ce que c'est que ce type-là ? nous dirent des camarades du Cercle.

— C'est Lénine, le zimmérwaldien russe.

— Ça ! Lénine ?

— Eh oui ! ça, Lénine !

Quelques jours plus tard, je recevais un télégramme : « *Prière venir ce soir Berne signer protocole de départ : Oulianoff* ».

4 Douma d'État, institution représentative dans la Russie tsariste convoquée à la suite de la révolution de 1905-1907. En principe assemblée législative, elle n'avait aucun pouvoir réel. Ses membres n'étaient pas élus au suffrage universel, mais selon un mode de scrutin inégal et indirect. Les droits électoraux des classes laborieuses et des minorités nationales étaient très restreints.

Je demeurai songeur. Qui donc était cet Oulianoff ? Que me voulait-il ? Quel est ce protocole à signer ? Par téléphone, je tentai de m'informer au *Volkshaus [Maison du Peuple]* de Berne.

— M. Oulianoff est sorti, me dit-on, quand il rentrera, il vous appellera.

On ne me rappela pas et je ne répondis pas à l'appel énigmatique. Peu après j'appris que Lénine et Oulianoff, ce n'était qu'un, mais Oulianoff-Lénine était parti.

Sans pouvoir partager toutes les idées ni tous les moyens, toute la tactique de Lénine, il faut que je déclare qu'il est certainement une des figures les plus grandes et les plus intéressantes de la révolution. Bien plus, les attaques fanatiques, sectaires, parfois à caractère neurasthénique, dont il est l'objet de la part de la bourgeoisie accroissent notre sympathie pour lui. C'est un jeu aisé de se solidariser avec ceux que toute la haute canaille loue dans la formidable presse à sa dévotion. Un [Hindenburg](#), un [Ludendorf](#), un [Clémenceau](#), un [Lloyd George](#) sont des dieux et Lénine une vile racaille, pour eux. Nous méprisons ces dieux et allons plutôt à la vile racaille, surtout quand elle tente de briser l'infâme puissance du capitalisme, dont agonise le monde.